

"À LIRE ABSOLUMENTI" JOHN GREEN

ET  
PLUS  
ENCORE

PATRICK  
NESS

« N'avez-vous jamais éprouvé cette sensation  
qu'il devait y avoir autre chose ?  
Autre chose ailleurs, hors de portée,  
mais que si vous pouviez l'atteindre... »

**PATRICK NESS**

**ET**

**PLUS**

**ENCORE**

*Traduit de l'anglais par Bruno Krebs*

**GALLIMARD JEUNESSE**

*Pour Phil Rodak*

Titre original: *More Than This*  
Édition originale publiée en Grande-Bretagne  
par Walker Books Ltd., 2013, Londres

© Patrick Ness, 2013, pour le texte  
© Walker Books Ltd, 2013, pour l'illustration de couverture,  
reproduite avec l'autorisation de Walker Books Ltd, Londre SE11 5HJ.  
© Gallimard Jeunesse, 2014, pour la traduction française  
Les paroles de «Borrowing Time» de Aimee Mann sont reproduites  
avec l'autorisation de Aimee Mann et Fintage Publishing B. V.,  
Tous droits réservés

*You ask a question in the mirror.  
Alas, no answer could be clearer.*

Aimee Mann

*Tu poses une question au miroir. / Hélas, la réponse ne saurait être plus claire.*  
Aimee Mann



Il se noie, le garçon.

En ces derniers instants, ce n'est pas l'eau finalement qui l'achève, c'est le froid. Le froid a saigné à blanc toute son énergie et contracté ses muscles en une inutilité douloureuse, malgré ses efforts désespérés pour rester à la surface. Il est fort, et jeune, presque dix-sept ans, mais les vagues hivernales ne cessent de revenir, chacune apparemment plus grosse que la dernière. Elles le roulent, le renversent, l'enfoncent plus bas, toujours plus bas. Même quand il reprend son souffle, pendant les quelques secondes terrifiantes où il parvient à pousser son visage à l'air libre, il tremble tellement qu'il peut tout juste aspirer une demi-bouffée avant de replonger. Cela ne suffit pas, c'est moins chaque fois, et il ressent un manque terrible dans sa poitrine, avec la douleur qui lui fait demander plus, en vain.

La panique l'envahit, maintenant. Il sait qu'il a dérivé juste assez loin du rivage pour ne plus pouvoir revenir, le courant glacé le tirant plus loin, toujours plus loin avec chaque vague, le poussant vers les rochers qui rendent cette partie de la côte si dangereuse. Il sait aussi que personne ne remarquera son retard, que personne ne donnera l'alerte avant que l'eau l'emporte. Il ne peut compter sur la chance non plus. Il n'y aura pas de promeneurs ou de touristes pour plonger du rivage et le sauver, pas à cette époque de l'année, et par une température aussi glaciale.

Il est trop tard pour lui.

Il va mourir.

Et il va mourir seul.

Cette horrible certitude lui bloque soudain la respiration, le fait paniquer plus encore. Il réessaye de crever la surface, n'osant penser que cela pourrait bien être la dernière fois, n'osant penser grand-chose. Il s'oblige à donner des coups de pied, oblige ses bras à le hisser, pour au moins tourner son corps dans le bon sens, essayer de reprendre encore son souffle quelques centimètres plus haut –

Mais le courant est trop fort. Un remous le rapproche de la surface, puis le retourne tête en bas avant qu'il n'y parvienne, l'entraînant plus près des rochers.

Les vagues jouent avec lui alors qu'il essaye encore.

En vain.

Puis, sans prévenir, le jeu que la mer semblait jouer, ce jeu cruel de le garder juste assez en vie pour qu'il croie encore pouvoir s'en sortir, ce jeu semble terminé.

Le flot monte, le balance contre les rochers meurtriers. Son omoplate droite se brise en deux, si fort qu'il entend *crac!* – même sous l'eau, même dans la poussée du courant. L'intensité brute de la douleur est si forte qu'il lâche un cri, emplissant instantanément sa bouche d'une eau glaciale et amère. Il tousse pour la refouler, mais en aspire encore plus dans ses poumons. Il s'arc-boute contre la douleur de son épaule, aveuglé par elle, paralysé par sa violence. Il ne peut même plus tenter de nager maintenant, incapable de résister quand les vagues le retournent une fois de plus.

«Pitié» – il ne se dit rien d'autre. Juste ce mot, qui résonne dans sa tête.

«Pitié» .

Le courant l'agrippe une dernière fois – reflue comme pour prendre son élan, et le projette tête la première contre les rochers. Il s'y heurte avec tout le poids d'un océan en



colère massé derrière lui. Il ne peut même pas lever les mains pour essayer d'atténuer le choc.

L'impact, derrière son oreille gauche, lui fracture le crâne et enfonce des éclats dans sa cervelle, écrasant aussi sa troisième et sa quatrième vertèbre, tranchant son artère cérébrale et sa moelle épinière, une blessure qui ne lui laisse aucune chance de retour. Aucune.

Il meurt.



# PREMIÈRE PARTIE



Les premiers moments qui suivent la mort du garçon s'écoulaient dans un brouillard lourd et confus. Il est vaguement conscient de la douleur, mais surtout d'une immense *fatigue*, comme s'il reposait sous des couches successives de couvertures incroyablement pesantes. Il lutte contre ce poids, à l'aveuglette, avec des mouvements de plus en plus désordonnés, et il panique (encore) de se sentir comme ligoté par ces cordes invisibles.

Son cerveau n'est pas clair, accélérant et battant comme sous la pire des fièvres, et il n'a même pas l'impression de penser, juste d'obéir à une sorte d'instinct funèbre incontrôlé, une terreur de ce qui va advenir, une terreur de ce qui est arrivé.

Une terreur de sa propre mort.

Comme s'il pouvait encore lutter contre elle, encore lui échapper.

Il conserve même une sensation distante de mouvement, son corps continuant à lutter contre les vagues alors que, cette lutte, il l'a finalement perdue. Il sent une poussée soudaine, une montée de terreur le propulser en avant, en avant, et en avant encore, mais il doit s'être libéré de son

corps car son épaule ne lui fait plus mal, tandis qu'il se débat aveuglément dans les ténèbres, incapable de rien ressentir, apparemment, sauf cette terrifiante nécessité de *bouger* –

Et puis une fraîcheur se répand sur son visage. Comme soufflée par une brise ou presque, quoiqu'une telle chose paraisse impossible, et pour des raisons évidentes. Mais c'est bien cette fraîcheur qui pousse sa conscience – son âme? son esprit? qui peut le dire? – à marquer une pause dans son tourbillon fiévreux.

Pendant un instant, il reste immobile.

Un changement intervient dans la vase qui brouille ses yeux. Une luminosité. Une luminosité qu'il peut pénétrer, plus ou moins, et il se sent doucement attiré par elle, son corps – si faible, presque impotent sous lui – cherchant cette lumière croissante.

Il tombe. Tombe sur du solide. La fraîcheur s'en élève, et il se laisse plonger dedans, la laisse l'envelopper tout entier.

Il est immobile. Il abandonne la lutte. Il laisse l'oubli le submerger.

L'oubli est un purgatoire tout gris. Il est vaguement conscient, pas endormi mais pas tout à fait éveillé non plus, juste déconnecté de tout, incapable de bouger, de penser ou de recevoir, capable seulement d'exister.

Une invraisemblable quantité de temps s'écoule, un jour, une année, peut-être même une éternité, il n'a aucun moyen de le savoir. Finalement, au loin, la lumière commence à changer, presque imperceptiblement. Une aura grise émerge, puis elle s'éclaircit, et il commence à revenir à lui.

Sa première impression, instinctive, c'est qu'il se sent comme écrasé contre un bloc de ciment. Il est juste conscient de sa fraîcheur, de sa solidité extrême, qui peut-être l'empêche

de s'envoler dans l'espace. Il caresse cette pensée pendant un temps indéterminé, la laisse se clarifier, se connecter à son corps, à d'autres pensées –

Le mot «morgue» s'illumine soudain tout au fond de lui – car où, sinon, reposerait-on sur des blocs si frais et si compacts – et avec l'horreur qui monte, il ouvre les yeux, ignorant même qu'ils étaient fermés. Il essaye de crier, qu'ils ne doivent pas l'enterrer, qu'ils ne doivent pas lui ouvrir le corps, qu'il y a eu une terrible, terrible erreur. Mais sa gorge se révolte contre la formation des mots, comme s'ils n'avaient pas servi depuis des années, et il tousse et s'assied, terrifié, les yeux vaseux et brouillés, comme s'il regardait le monde à travers des couches et des couches de verre opaque.

Il cligne des yeux, essayant de distinguer quelque chose. Les formes vagues autour de lui prennent lentement place. Il voit qu'il n'est pas sur la dalle froide d'une morgue –

Il est –

Il est –

Où est-il?

Hésitant, il plisse ses paupières douloureuses dans ce qui ressemble maintenant à un lever du jour. Il regarde autour de lui, tente de comprendre, de faire le tri, d'analyser.

Il lui semble être couché devant une maison, sur une allée en ciment qui relie le trottoir à la porte d'entrée derrière lui.

Cette maison n'est pas la sienne.

Et il y a bien d'autres choses qui ne collent pas.

Il cherche son souffle, sa respiration courte, son cerveau toujours brumeux, mais sa vision s'éclaircit tout doucement. Il tremble de froid, serre ses bras contre lui, une humidité couvrant ses –

Pas ses habits.

Il pose son regard dessus, sa réaction physique plus lente que la pensée qui l'a commandée. Il plisse encore les yeux, essayant de préciser sa vision. Ce ne sont pas vraiment des habits, juste des bandes de tissu blanc, très étroitement collées à son corps, et qu'on ne pourrait décemment nommer pantalon ou chemise. Et sur un côté, elles sont trempées de –  
Il s'arrête.

Elles ne sont pas trempées d'eau de mer, pas imprégnées du froid iodé de l'océan où il était en train de –  
(se noyer)

Et une moitié seulement est mouillée, d'ailleurs. L'autre moitié, celle qui se trouvait au contact du sol, est fraîche, mais plutôt sèche.

Il tourne les yeux, plus perplexe que jamais. Car seule la *rosée* a pu les mouiller. Le soleil brille bas dans le ciel, ce qui pourrait signifier le matin. Sous lui, il distingue même le contour sec de l'emplacement qu'il occupait.

Comme s'il était resté allongé là toute la nuit.

Mais c'est impossible. Il se rappelle la brutale froideur hivernale de l'eau, le gris glacial et sombre de ce ciel qui ne l'aurait jamais laissé survivre une nuit de plus –

Mais ce n'est pas le même ciel. Il lève son visage dans sa direction. Ce ciel n'est même pas l'hiver. Le froid n'est que celui du matin, d'un jour peut-être doux à venir, d'un jour *d'été*, peut-être même. Rien à voir avec l'âpre vent de la plage. Rien à voir avec quand –

Quand il est mort.

Il prend encore le temps de respirer un bon coup, juste faire ça, s'il le peut. Il n'y a que du silence autour de lui, juste le son que lui-même produit.

Il se tourne lentement pour regarder la maison. Elle se précise de plus en plus tandis que ses yeux s'habituent à la lumière, s'habituent – semble-t-il – à voir de nouveau.



Alors, à travers le brouillard et la confusion, il ressent une infime secousse traverser son cerveau cotonneux.

Un soupçon, une caresse, une impression de –

Quelque chose de –

Familier ?

Il essaye de se relever, et l'impression s'évanouit. Mais il a du mal à seulement se redresser, vraiment du mal. Il se sent terriblement faible, incapable d'imprimer la moindre tension à ses muscles. Le simple effort de s'asseoir bien droit le laisse essoufflé, et il doit s'arrêter un moment, cherchant à nouveau sa respiration.

Il tend la main pour saisir une plante d'allure robuste, au bord de l'allée, et il essaye encore de se lever –

Et retire aussitôt sa main, les doigts piqués par des épines.

Ce n'est pas une plante normale. C'est une mauvaise herbe, poussée incroyablement haut. Les parterres de fleurs qui bordent l'allée jusqu'à la porte de la maison ont tous poussé très haut, dépassant largement les murets en pierre. Les massifs ont presque l'air de créatures vivantes penchées vers lui, prêtes à lui faire du mal s'il s'approche trop près. D'autres plantes, mesurant un mètre, un mètre cinquante, et même deux mètres de haut, ont profité du plus petit interstice de terre et de la moindre fissure dans les dalles en ciment, l'une d'elles écrasée sous lui.

Il essaye une nouvelle fois de se lever. Réussit, mais vacille dangereusement pendant un instant. Sa tête lui pèse, lourde

et enflée, et il frissonne toujours. Les bandelettes blanches qui l'entourent ne sont pas chaudes du tout, et – il s'en aperçoit avec effroi – ne couvrent même pas correctement son corps. Ses jambes et son torse sont étroitement enveloppés, ses bras aussi, et presque toute la largeur de son dos. Mais, bizarrement, la zone qui va de son nombril au milieu de ses cuisses s'expose à tous les regards, devant comme derrière, ses parties les plus privées affreusement livrées au soleil matinal. Il tente frénétiquement de tirer sur le tissu, mais les bandes lui collent solidement à la peau.

Il se couvre d'une main et regarde autour de lui, pour voir si quelqu'un l'observe.

Mais il n'y a personne. Absolument personne.

« Est-ce un rêve ? se demande-t-il, les mots arrivant lentement, épais, comme venus de très loin. Le dernier rêve avant la mort ? »

Tous les jardins sont aussi envahis que celui-ci. Certains qui avaient des pelouses étalent maintenant leurs herbes à hauteur d'épaule. Le revêtement de la chaussée est fissuré, lui aussi, d'autres plantes poussant de manière presque obscène en plein milieu, et certaines ont pris la taille de véritables arbustes.

Il y a des voitures stationnées le long des trottoirs, recouvertes d'une épaisse couche de poussière, vitres obscurcies par la saleté. Presque toutes se sont affaissées sur leurs quatre pneus dégonflés.

Rien ne bouge. Aucune voiture ne passe, et à voir les mauvaises herbes, aucune voiture n'est passée ici depuis très, très longtemps. La rue continue sur sa gauche jusqu'à une autre qui semble beaucoup plus importante, comme un boulevard. Aucune voiture ne l'emprunte non plus, et un énorme

trou s'y est ouvert, de dix ou douze mètres de large. Où tout un bosquet de plantes et d'arbustes semble prospérer.

Il écoute. Il n'entend pas un seul bruit de moteur. Ni dans cette rue, ni dans la suivante. Il attend un long moment. Puis un long moment encore. Il scrute l'autre bout de la rue à sa droite, et dans l'ouverture entre deux immeubles, il aperçoit une voie ferrée surélevée. Il tend l'oreille, guettant le passage d'un train.

Mais il n'y a pas de train.

Et pas de gens.

Si c'est bien le matin, les gens devraient sortir de leur maison, monter dans leur voiture, se rendre à leur travail. Ou sinon, promener leur chien, relever leur courrier, prendre le chemin de l'école.

Les rues devraient être pleines de monde. Les portes devraient s'ouvrir et se fermer.

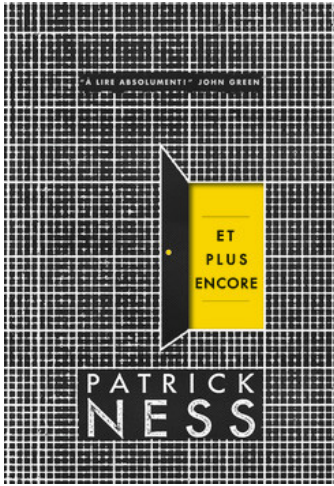
Mais il n'y a personne. Pas de voitures, pas de trains, pas de gens.

Et cette rue, maintenant qu'il la voit mieux avec ses yeux et son esprit qui commencent à s'éclaircir un peu, même sa géographie paraît étrange. Ces maisons sont tassées les unes contre les autres, toutes alignées sans garage ni grand jardin, mais avec des allées très étroites tous les quatre ou cinq numéros. Rien qui ressemble à la rue de sa maison. En fait, on ne dirait pas du tout une rue américaine. On dirait plutôt –

Une rue *anglaise*.

Le mot claque dans son crâne, apparemment important. Il essaye désespérément de le raccrocher à quelque chose, mais son cerveau est si brumeux, dans un tel état de choc, l'effort ne fait qu'empirer son anxiété.

Ce mot n'a pas de sens. Il n'a *aucun* sens.



Patrick Ness

*Et plus encore*

Cette édition électronique du livre *Et plus encore*  
de Joann Sfar a été réalisée le 19 octobre 2014  
par Françoise Pham pour les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2014 en Italie sur les presses Grafica Veneta  
(ISBN : 78-2-07-065015-6 - Numéro d'édition : 268423).

Code sodis : N63247 – ISBN : 978-2-07-504229-1  
Numéro d'édition : 268425